La traduction théâtrale kurde, reflet d'un contexte géopolitique

Shwan JAFFAR

Université de Chermo-Kurdistan-Irak

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.9448

Résumé : L'article examine la production de traductions de textes théâtraux occidentaux vers le kurde du début du XXe siècle à nos jours. Le théâtre kurde, dans sa forme occidentale, est d'ailleurs naît grâce à la traduction. Il s'agira de donner un aperçu de cette activité de traduction (traducteurs, maisons d'éditions, programmes gouvernementaux, lecteurs) et de montrer comment le choix des textes à traduire et les périodes plus ou moins florissantes pour ce domaine sont étroitement liés aux événements qui ont affecté le peuple kurde.

Mots-clés : théâtre – traduction – kurde – XXe-XXIe siècles

Abstract: This article examines the production of translations of Western theatrical texts into Kurdish from the beginning of the twentieth century to the present day. Kurdish theatre, in its Western form, was born thanks to translation. The aim is to give an overview of this translation activity (translators, publishing houses, government programmes, readers) and to show how the choice of texts to be translated and the more or less flourishing periods for this field are closely linked to the events that have affected the Kurdish people.

Keywords: Theatre – translation – Kurdish – 20th-21st century

1 Introduction

En préambule, précisons qu'ici il sera uniquement question de la traduction théâtrale vers le kurde. Comme l'a mis en évidence une enquête menée auprès de traducteurs, chercheurs et maisons d'édition, la traduction de pièces kurdes vers des langues étrangères est quasi inexistante. Cela s'explique par des raisons politiques et par une carence de traducteurs. De ce fait, une partie de la culture kurde reste inconnue pour ceux qui s'intéressent à cette minorité du Moyen-Orient.

Sur le plan linguistique, la grande majorité des habitant du Kurdistan d'Irak et d'Iran parlent le même dialecte sorani et publient en un alphabet proche de l'arabo-persan,

en revanche ceux de Turquie et de Syrie s'expriment en dialecte kurmanji et écrivent en caractères latins. Ainsi, les pièces traduites vers le sorani demeurent incompréhensibles pour les Kurdes de Turquie et de Syrie. De même, les pièces publiées en kurmanji sont difficiles à lire pour les kurdophones d'Irak ou d'Iran. L'existence de ces dialectes augmente la distance entre les deux communautés.

Au Kurdistan, la pratique de la traduction n'apparaît qu'au début du XX^{e} siècle. Dans ce pays, les lecteurs maîtrisent bien au moins une langue de leurs voisins arabes, persans ou turcs, puisque ce sont les langues officielles, donc dominantes, des États dans lesquels ils vivent.

Avant la fondation de l'État irakien, ce pays était partagé, jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale, entre les deux Empires perse et ottoman. La langue officielle était le turc et, dans quelques régions, le persan. Ces deux langues et le kurde appartiennent à la même famille linguistique, et s'écrivent avec un alphabet fort semblable, ainsi apprendre le farsi ne requiert pas beaucoup d'efforts pour un jeune Kurde. De 1932[1] à nos jours, ce même citoyen irakien est soumis à l'obligation d'apprendre la langue officielle du pays, l'arabe, de l'école primaire jusqu'à la fin des études universitaires ; de ce fait, la langue du Coran ne lui semble pas ardue. Ce contexte linguistique et politique est identique en Turquie, en Iran et en Syrie. C'est pourquoi, les Kurdes ne voyaient pas l'intérêt de traduire des ouvrages écrits dans une de ces langues (persan, arabe et turc).

Le théâtre kurde, dans sa forme occidentale, naît grâce à la traduction. À ses débuts, les spectateurs ne voient que des pièces étrangères traduites. À titre indicatif, la première pièce traduite, *Britannicus* de Racine, rebaptisée *Néron l'empereur* (Tanya 1985 : 67) par son traducteur, date de 1926 à Souleimaniye. En 1927, les spectateurs de la même ville assistent à la représentation de *Jules César* de Shakespeare, traduite par Ramzi Kazaz, puis, en 1928, à celle de *La Révolution française,* une pièce traduite par Faieq Bykass et représentée à Souleimaniye par la troupe de l'école Zansti, avant de découvrir, l'année suivante, *Othello.* Soulignons que ces pièces n'ont pas été éditées. Observons la nature politique de ces pièces. Grâce aux traducteurs, les lecteurs de cette région ont ainsi pu accéder aux œuvres des plus grands auteurs occidentaux. Cette vague de traduction théâtrale s'est poursuivie jusqu'à nos jours.

Les liens entretenus par les Kurdes avec les Occidentaux n'en demeurent pas moins très limités. Ceci s'explique bien sûr, d'abord, par le contexte géopolitique : longtemps, les gouvernements turc, iranien, irakien et syrien n'ont autorisé que très rarement les Kurdes à partir à l'étranger. Les conflits étaient quasi permanents entre cette minorité et des pouvoirs centraux qui manifestaient la plus grande méfiance à l'égard de ces Kurdes qualifiés de « citoyens de seconde zone », et usaient de tous les moyens pour ne pas extérioriser la question kurde. Ce contexte géopolitique ainsi que la localisation géographique du Kurdistan – dans une région montagneuse, sans accès à la mer, rendant les voyages compliqués –, ne favorisaient pas l'apprentissage de langues

[1] Depuis le 3 octobre 1932, date de l'indépendance de l'Irak, jusqu'à la fin de la Grande Guerre mondiale, l'Irak faisait partie de l'Empire Ottoman, puis, de 1919 au 1932, il a été constitué en Royaume irakien sous mandat britannique. En 1958, c'est la création de la première république d'Irak, et, en 2005, le statut du système politique change : l'Irak devient république fédérale. Selon la nouvelle constitution (de 2005) l'arabe et le kurde deviennent les langues officielles du pays.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793

européennes par les Kurdes. Cette minorité s'est ainsi retrouvée écartée des cultures autres que celles de ses voisins. C'est aussi la raison pour laquelle, jusqu'au début de XX^{e} siècle, les intellectuels, les hommes politiques et les commerçants kurdes n'ont pu créer de liens avec les Occidentaux.

Paradoxalement, pendant la présence des Britanniques en Irak (1919-1932), ni l'enseignement de l'anglais ni les activités culturelles n'ont été développés, bien qu'il y ait eu un soutien à la publication d'une revue (Laurens 2007 : 217). En ce qui concerne le théâtre, les Anglais ne bâtissaient ni de petites infrastructures ni d'édifices dédiés aux spectacles. Quant à la Syrie, la présence française n'a pas eu davantage d'impact : mis à part l'autorisation de publier deux magazines bilingues franco-kurdes, *Roja Nù* (1943-1946) et *Runahi (Baban 1985 : 39),* on ne trouve aucune autre trace d'activités culturelles. Jusqu'aux années 1950, les Kurdes n'ont entretenu aucun lien direct avec les Occidentaux. Toutefois, avec la naissance des premiers organes politiques, par exemple le PDK (Parti démocratique du Kurdistan, 1946), et le départ des étudiants de cette région vers l'Europe, la situation a changé. À noter également que les Kurdes d'Irak, à cette époque et jusqu'en 1974, bénéficiaient davantage de liberté que les Kurdes des trois autres pays voisins. Ce contexte a fait émerger des traducteurs revenant de l'étranger, mais aussi une nouvelle génération de traducteurs maitrisant d'autres langues que celles des pays voisins.

2 La traduction théâtrale des années 1970 à 2000

Dans le champ de la traduction théâtrale, les Kurdes d'Irak se placent sur le plan chronologique et quantitatif devant leurs compatriotes d'Iran et de Turquie. La pratique de la traduction au Kurdistan irakien ne ressemble pas à celle des pays de la région. Les traducteurs kurdes choisissent la pièce à traduire et la proposent à la maison d'édition, dans beaucoup de ces pays, c'est l'inverse. Avant sa diffusion, chaque traduction doit passer par le comité de censure qui en accorde, ou non, l'autorisation de publication. Si la pièce est déjà traduite en arabe, le comité approuve souvent sa diffusion, car si certains membres de ce comité sont kurdes, la majorité d'entre eux sont arabes (membres du parti Baath)[2]. Certaines traductions sont adaptées, lors de la représentation théâtrale, à la culture locale, pour s'assurer le meilleur accueil. Ce fut le cas pour *Le Bourgeois Gentilhomme* (*Pisskei ter Pir*), en 1972, et *Le Médecin malgré lui* (*Ze Zor Dektor*), en 1976, à Souleimaniye. De manière générale, jusque dans les années 1970, peu de pièces occidentales ont été traduites d'après la version originale : on traduisait à partir de la version en arabe de ces œuvres.

Les événements de la fin des années 1980, au Kurdistan, eurent un impact sur la production littéraire, et la traduction théâtrale subit un coup d'arrêt. Nous citerons deux de ces événements les plus marquants : le 16 mars 1988, l'aviation irakienne utilise des armes chimiques contre les habitants de la ville de Halabja, causant plus de cinq mille morts et sept mille blessés (Nizan 1988). Au même moment, le régime de Bagdad met en œuvre l'opération *Anfal* (du nom d'un verset coranique), rasant quatre

[2] Le parti Baath fut fondé en 1947 en Syrie, et en 1950 en Irak. Au début, il existait un seul organe politique dans les deux pays, mais, en 1966, une scission divisait les bassistes irakiens et syriens. En 1968, ce parti Baath prend le pouvoir à Bagdad. *Cf.* Sluglett (2005 : 75).

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793

mille villages kurdes. Cela aboutit à la disparition de 180 000 civils[3]. Ce climat de violence conduit en l'exil un certain nombre d'artistes, de journalistes et d'écrivains. Plus tard, une poignée de ces intellectuels devenaient traducteurs.

Dans le corpus de pièces traduites dans les années 1980, on trouve par exemple les œuvres de Brecht, *La Mère* (1981) et *Maître Puntila et son valet Matti* (1982), mais aussi *Hamlet* (1983), *Jules César* (1983) et l'unique pièce de Léopold Sédar Senghor qui traite de la question de la négritude, *Zolo* (1984). On découvre également *L'Ennemi du peuple* d'Ibsen (1983), ainsi qu'une pièce de l'auteur turc Nazim Hikmet (*Ferhad et Sirin*). Les traducteurs choisissent des pièces "politiques" pour interpeller leurs lecteurs/spectateurs et créer une sorte d'effet miroir, renvoyant donc à la réalité politique kurde. Force est de constater en effet que, dans ces années 1980, les pièces à traduire sont choisies souvent en fonction du message politique direct ou subliminal qu'elles contiennent ou peuvent suggérer, voire parce que leur axe principal se concentre sur les questions d'identité, de liberté et des droits de l'homme.

Vers la fin des années 1990, apparaît la traduction d'œuvres iraniennes : *Nos Mémoires* et *Le Cœur de Bai et Ahou*, deux pièces d'Abass Maerouffi traduites par Delawer Qeredaghi. Toutefois, le contexte politico-économique de cette période ne favorise pas une large diffusion des traductions et les traducteurs ne bénéficient pas d'une rémunération honorable, aussi le nombre de titres traduits demeure-t-il faible.

Il faut attendre les années 2000 et la rédaction de la nouvelle constitution irakienne en 2005 pour que de nouvelles lois accordent davantage de droits aux Kurdes[4]. Le premier gouvernement à Bagdad est composé d'une majorité d'Arabes chiites, les Kurdes occupant aussi des postes régaliens. Par exemple, à la suite des votes de la séance inaugurale du premier parlement irakien élu, les députés confient le poste de Président de la République à un Kurde (Jalal Talabani, 1933-2017) (Kuchera 1997 ; Kaval 2017), qui nomme un Premier ministre chiite. Un nouveau gouvernement irakien voit le jour et un Kurde occupe le poste de ministre des Affaires étrangères. Cette transformation radicale du paysage politique irakien engendre des conséquences sur les plans économiques et culturels.

Cette période voit la création de plusieurs Instituts des Beaux-arts dotés d'un département d'études théâtrales, comme à Dehok et Halabja. Quelques nouveaux centres culturels et des théâtres font leur apparition dans les petites villes, ainsi que des chaînes de télévision kurdes. De même, des maisons d'éditions s'ouvrent, et les publications et les traductions se multiplient. Les activités artistiques connaissent une belle époque de développement et de rayonnement vers les autres parties du « grand » Kurdistan. Durant cette courte période, on assiste à une renaissance de la culture kurde, devenue possible grâce à la stabilité politique du pays. La traduction y joue son rôle. Les maisons d'édition, les magazines et les journaux cherchent alors des traducteurs, de préférence de langues occidentales[5]. Mais la forte demande conduit à une perte

[3] Rapport de Human Rights Watch, *Anfal* 1988. <https://www.hrw.org/reports/1993/iraqanfal/ANFAL3.htm$>$ (consulté le 28/02/2025).

[4] Suite à la chute de Bagdad d'après l'arrivée des Américains et leurs alliés en mars 2003, et changement du régime.

[5] L'agence Rudaw à Erbil lance *Le Monde diplomatique* (version kurde), composé de la traduction d'articles déjà publiés dans leur version originale.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793

de la qualité. En effet, quelques réfugiés installés depuis peu dans un pays européen s'improvisent traducteurs sans pouvoir masquer leur faiblesse dans des traductions faites à la hâte, leur objectif pécuniaire primant sur la qualité littéraire.

3 Avant et après Daech[6]

En 2007, la maison d'édition Aras à Erbil lance le projet de traduction de cent pièces de théâtre étrangères, à condition que l'œuvre choisie soit traduite de la langue originale, sans passer par une deuxième langue comme c'était le cas auparavant. Comme le signale Dana Marouf, responsable de cette collection de traductions théâtrales, « pour des raisons diverses, les éditions Aras n'ont publié que 46 œuvres traduites » (Marouf 2010). La Maison des traducteurs du Ministère de la culture du Gouvernement du Kurdistan (GRK) prend le relais et édite une dizaine de traductions théâtrales. Azad Berzinji, directeur de la maison d'édition Sardam, à Souleimaniye, rappelle comment, régulièrement, à l'occasion de la Journée mondiale du théâtre (27 mars), sa maison publie deux ou trois traductions de pièces étrangères (Berzinji 2012), l'une d'elle est *Le Roi se meurt*[7]. De son côté, la troupe d'Ahmed Salar publie une traduction théâtrale par mois en complément de son périodique *La scène* (*Sano*). Tout cela donne une production de traductions non négligeable au Kurdistan irakien en comparaison avec les autres parties du « grand » Kurdistan, mais aussi avec l'Irak ou la Syrie (avant la guerre). À signaler qu'une partie de ces traductions partait pour le Kurdistan iranien.

Pour chaque pièce traduite, signale Dana Marouf (2010), les maisons d'édition offrent au traducteur une rétribution financière et une vingtaine d'exemplaires du livre, pratique devenue systématique pour l'ensemble des institutions de publication. Ces maisons d'édition "publiques" vivent grâce aux subventions. Elles sont le plus souvent dirigées par des hommes de lettres entretenant des liens avec les partis politiques, et offrent aux traducteurs l'opportunité d'éditer. À l'inverse, les maisons d'éditions privées, en raison du peu de demandes pour ce genre littéraire, ne publient que peu de traductions dramatiques. Les lecteurs de théâtre se font rares en comparaison avec les amateurs de poésie et de romans. Les Maisons d'éditions se heurtent par ailleurs à des obstacles juridiques en raison des droits d'auteurs. En vérité, à part quelques pièces, la quasi-totalité des textes traduits n'ont été tirés qu'à 500 exemplaires chacun[8]. Ces maisons d'édition affichent un bilan financier déficitaire car, d'une part, le prix moyen d'un livre ne dépasse que rarement 1,41 euros (environ), d'autre part, le nombre de lecteurs (potentiels acheteurs) de traductions théâtrales demeure faible. Sans l'aide du Ministère de la culture (GRK), ces traductions ne pourraient pas voir le jour. Traduire une œuvre (ou une étude) théâtrale prend dès lors des allures d'acte militant, si ce n'est déjà parce que le traducteur consacre beaucoup de temps à traduire une pièce et, en échange, ne reçoit que peu de récompense. C'est la raison pour laquelle, parmi ces passionnés, aucun n'exerce cette activité comme profession principale. Ce sont des hommes de lettres, comme les romanciers Sherzad Hassan et Azad Berzenji, par exemple, des poètes comme Delawer Qaradaghi, Azad Sherif, des professeurs d'Uni-

[6] Daech (abréviation en arabe de « L'État islamique en Irak et au Levant ») était un État autoproclamé en 2014 par une organisation islamiste extrémiste contrôlant une partie des territoires irakien et syrien.

[7] Eugène Ionesco, *Le roi se meurt* (1962), traduit par Shwan Jaffar, Souleimaniye, éd. Sardam, 2012.

[8] Depuis 2000, cette information figure sur la deuxième de couverture de chaque livre publié en Iran.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793

versité ou encore des praticiens du théâtre comme Mustafa Qassim et Dana Marouf. Les femmes sont certes rares dans ce domaine, nous pouvons cependant citer le professeur Badea Dartash et l'artiste Gaziza qui ont traduit plusieurs pièces de l'arabe, ou encore l'écrivaine Bayan Salman[9], traductrice, en 2017, de *Rhinocéros* d'Ionesco, et la femme de théâtre Fermesk Mustafa qui, en 2016, a traduit de l'allemand *Celui qui dit oui, celui qui dit non* de Brecht.

Les transformations constantes du contexte politique du Kurdistan ont un impact certain sur la nature des traductions. Ainsi, parmi les 68 pièces traduites entre 2005 et 2015, on trouve des œuvres classiques de Shakespeare (*Hamlet*, *Le roi Lear*, *Jules César*), mais aussi des contemporaines comme *Guerre* de Lars Noren, *Et la nuit chante* de Jon Fosse, ou bien *La mort et la jeune fille* de l'universitaire militant Ariel Dorfman. Dans cette série, figurent aussi des auteurs francophones comme Jean-Claude Carrière et Hélène Estienne (*La mort de Krisna*), Bernard-Marie Koltès et Samuel Beckett (*Fin de partie*)[10]. Ces traductions ont donné un nouveau souffle au théâtre kurde contemporain qui souffrait de l'absence de nouvelles traductions. Mais on constate aussi que la majorité de ces publications n'entrerait plus dans la catégorie des pièces "politiques" : sur 68 pièces, on ne dénombre que 12 textes avec une toile de fond politique, les autres sont des pièces absurdes, comiques ou romantiques ; ce qui représente un recul important sur ce plan au regard de ce qui se pratiquait dans les années 1980.

Rappelons que, pendant longtemps, les Kurdes d'Irak ont été privés de liberté d'expression, ce qui est le cas pour leurs compatriotes en Iran et en Turquie encore aujourd'hui. En effet, dans ces deux États, étudier en kurde est considéré comme un délit puni par la loi. Ces citoyens n'ont donc pas d'autre choix que de lire dans la langue officielle qui n'est pas la leur. S'agit-il d'une politique d'assimilation ou d'une volonté de faire disparaître la langue kurde ? Alors à quoi bon traduire et publier dans une langue si son enseignement est considéré comme une infraction ? Comment un jeune pourrait-il lire dans une langue qu'il n'a jamais étudiée, bien qu'il s'agisse de sa langue maternelle ?

Enfin, si l'on compare ces traductions des années 2000 avec celles des années 1930, ces dernières avaient donné lieu à des représentations sans que la pièce n'eût fait l'objet d'une publication. En revanche, les traductions publiées au XXI^{e} siècle n'ont pas été toutes représentées, bien que le nombre de théâtres ait été multiplié par dix.

À partir de 2014, en raison de la guerre menée contre Daech, la quasi-totalité des actions culturelles se sont arrêtées car le pouvoir politique à Erbil investissait tous ses moyens dans ce conflit et, ce, jusqu'en 2017. De surcroit, la tension entre le gouvernement irakien et les autorités kurdes a provoqué une crise économique au Kurdistan. Bagdad a interrompu le versement du budget de la région du Kurdistan et n'a versé les salaires des fonctionnaires que chaque quatrième mois. Ce contexte de guerre froide entre Erbil et Bagdad s'est accentué à la suite du référendum du 25 septembre

[9] Bayan Salman a également traduit en français : *Les grottes de Haydrahodahus* de Salim Barakat, Actes Sud, 2016.

[10] Toutes ces traductions sont publiées aux éditions Aras à Erbil, en 2012 ; en raison de la guerre de Daech, cette maison d'édition a fermé ses portes.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793

2017 pour l'indépendance du Kurdistan[11]. La population de cette région a subi alors une convulsion politico-économique grave : dans une telle situation d'instabilité, les activités artistiques n'ont pas pu se poursuivre : la culture kurde en général et son théâtre en particulier agonisent.

En conclusion, on peut dire que la traduction théâtrale au Kurdistan vit au rythme des conjonctures politiques. En même temps, en comparaison avec d'autres minorités et même avec certains États du Proche-Orient, les Kurdes, toute proportion gardée et en dépit des pressions exercées à leur égard, arrivent à traduire plus de pièces. Par ailleurs, si souvent la pratique des arts du spectacle chez les Kurdes est considérée comme un engagement politique, c'est aussi le cas pour la traduction théâtrale. Le gouvernement du Kurdistan, nonobstant son manque d'expérience dans la gestion étatique et de la gouvernance d'une population de plus de sept millions d'âmes, et en dépit d'une forte corruption, tente de défendre une culture en péril (Jaffar 2016 : 27).

Bibliographie

Baban, Jamal (1985), *Le guide de la presse kurde,* Bagdad, éd. Centre culturel Kurde à Bagdad.

Berzinji, Azad (2012), « Notre ligne éditoriale », *Sardam* (Souleimaniye), n° 31, mars, p. 11.

Jaffar, Swan (2016), « La politique culturelle du GRK », *Maghreb-Machrek* (Paris), n° 222, p. 27-43.

Kaval, Alain (2017), « La mort de Jalal Talabani, ancien président irakien », *Le Monde,* 5 octobre 2017.

Kuchera, Kris (1997), *Le Défi Kurde ou le Rêve fou de l'indépendance*, Paris, Bayard.

Laurens, Henry (2007), *Orientales,* Paris, CNRS Editions, Paris, tome III.

Marouf, Dana (2010), *Lyduane legell Dana MAROUF* (Entretien avec Dana MAROUF), *Kurdistani Nwé* (Souleimaniye), 5 avril 2010.

Nizan, Kandal (1988), « Quand "notre" ami Saddam gazait ses Kurdes », *Le monde diplomatique,* mars.

Sluglett, Peter (2005), « Le parti Baas : panarabisme, national-socialisme et dictature », in : Kuchera, Kris (dir.), *Le livre noir de Saddam Hussein*, Paris, Oh ! Édition.

Tanya, Hassan (1985), *Le théâtre kurde,* Bagdad, Éditions Afaq (en kurde).

[11] Le « oui » l'a emporté avec 92,73 % au référendum d'indépendance. *Cf. Le Monde* du 27 septembre 2017.

Published in : FÖLLMI, Beat ; RECK, Isabelle (dir.), *Le(s) sens de l'engagement dans les arts au XXIe siècle. Poésie, théâtre, arts visuels et musique*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813005793, doi : 10.17184/eac.9782813005793